



ÉLOGE
DE M. LIEUTAUD.

JOSEPH LIEUTAUD, Conseiller d'État, premier Médecin du Roi, de Monsieur, Frère du Roi, & de Monsieur le Comte d'Artois, ancien Professeur de Médecine en l'Université d'Aix, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Associé de l'Académie des Sciences, Président de la Société Royale de Médecine, de la Société Royale de Londres, &c. naquit à Aix en Provence, le 21 Juin 1703, de Jean-Baptiste Lieutaud, Avocat au Parlement d'Aix, & de Louise Garidel. Il étoit le dernier de douze enfans.

La Famille de M. Lieutaud, établie à Aix depuis un temps immémorial, a produit dans le dernier siècle & dans celui-ci, un grand nombre d'Officiers qui ont servi avec distinction; des Ecclésiastiques revêtus des premières dignités du second ordre; deux Procureurs généraux des États de Provence; & dans toutes les professions, des Citoyens utiles, qui ont honoré le nom que M. Lieutaud a illustré depuis. Garidel son oncle maternel, Professeur de Médecine à Aix, vers le commencement de ce siècle, a mérité, par son Histoire des Plantes de la Provence, d'être placé au rang des Botanistes célèbres.

M. Lieutaud né avec une constitution très-foible, se fortifia vers l'âge de douze ans, & il ne lui resta des infirmités de ses premières années, qu'un vice de conformation qui n'influa, dans le reste de sa vie, ni sur sa santé, ni sur son bonheur. Ses Parens le destinèrent à l'état Ecclésiastique; les dispositions qu'il annonçoit pour l'étude leur faisoit espérer qu'il obtiendrait un jour, dans cet état, la fortune & les honneurs auxquels la naissance & l'intrigue permettent au

mérite, réduit à lui-même, de prétendre quelquefois. Mais M. Lieutaud, témoin de la réputation de son oncle, & de la considération qu'il avoit obtenue, avoit une inclination secrète pour la profession de Médecin. Avec un caractère ouvert, un cœur droit, un esprit porté à la réflexion; il avoit senti, malgré sa grande jeunesse, qu'il ne pourroit se répondre d'être durant sa vie entière, tout ce qu'un Ecclésiastique doit être; que s'il est permis à un homme honnête de ne pas mettre le Public dans la confidence de ses opinions, ou de ses goûts, il ne l'est jamais de se donner pour ce qu'on n'est pas, de condamner hautement des opinions qu'on porte au fond du cœur, de s'élever contre les actions qu'on se permet en secret. Ses réflexions lui avoient appris que tout homme qui s'engage dans un état, où il doit soutenir la pureté du Dogme & prêcher l'austérité de la Morale, contracte l'obligation rigoureuse de penser & d'agir comme il parle, puisque toute contradiction entre ses engagements & ses opinions, ou sa conduite, l'avilit également, soit qu'il se montre avec audace, soit qu'il prenne le soin toujours inutile de se cacher.

La famille de M. Lieutaud ne résista point à une volonté dont elle étoit obligée de respecter les motifs; elle céda, & il eut la liberté de suivre les Écoles de Médecine.

La Botanique fut d'abord l'objet de ses études, il fit un voyage dans les pays que Tournefort avoit parcourus, & en rapporta plusieurs espèces nouvelles qui avoient échappé aux yeux de celui que les Botanistes François regardoient comme leur Maître. Ce succès lui mérita une grande réputation dans les Universités d'Aix & de Montpellier, & il obtint bientôt, dans la première, la survivance des Chaires de Botanique & d'Anatomie que son oncle avoit long-temps remplies. Cependant la préférence qu'il sembloit accorder à la Botanique, étoit l'ouvrage du hasard qui lui avoit donné un oncle Botanique. Un attrait plus puissant l'entretenoit vers l'Anatomie, & lorsqu'il eut perdu son oncle, au goût duquel il avoit en quelque sorte sacrifié le sien; lorsque la place de Médecin

de l'Hôpital d'Aix, lui eut imposé le devoir de s'occuper de la Médecine-pratique, & lui eut fait entrevoir plus de facilité pour approfondir l'étude de l'Anatomie, la Botanique fut sacrifiée & presque abandonnée. M. Lieutaud fut cependant privé, pendant quelque temps, de la liberté de disséquer. Un des Ecclésiastiques-Administrateurs de l'Hôpital s'y opposoit avec force : heureusement cet Ecclésiastique avoit quelque goût pour la Géométrie, & M. Lieutaud se trouvoit en état de lui en donner des leçons. Il s'offrit à lui servir de Maître, & bientôt de l'étude de la Géométrie, il conduisit son disciple à celle de la Physique, peu-à-peu il le mena jusqu'à l'Anatomie, & finit par le compter au nombre des Auditeurs les plus assidus à son amphithéâtre.

Son auditoire ne se bornoit point aux étudiants en Médecine ou en Chirurgie, toutes les classes des citoyens lui fournissoient des disciples, concours bien honorable pour lui dans un temps où le goût des Sciences physiques n'étoit pas répandu comme de nos jours : on ne s'étoit pas encore aperçu que l'ignorance de nous-mêmes, & des objets qui nous entourent, est un mal réel ; la dépendance absolue des lumières d'autrui un véritable esclavage ; que le travail qui conduit à connoître la vérité, peut être compté parmi les plaisirs, à plus juste titre que bien des frivolités auxquelles on en donne le nom ; & qu'enfin, les connoissances sont utiles, même à ceux qui n'ont le projet de s'en servir ni pour leur fortune, ni pour leur gloire. Parmi les disciples de M. Lieutaud, on comptoit le Marquis d'Argens, alors occupé d'étudier la Philosophie, ou de faire des romans, & que depuis, l'amitié d'un grand Roi a rendu célèbre.

M. Lieutaud composa pour ses élèves une Exposition anatomique, dont la première édition mérita les éloges de Winslow, qui cependant y étoit critiqué ; cet ouvrage, perfectionné depuis, a été regardé comme un livre classique, par de savans Professeurs. L'Auteur supprima dans la dernière édition toutes les théories hypothétiques, qu'un reste d'*esprit professorial* (ce sont ses termes) avoit laissées dans les précédentes.

précédentes. Peut-être, en effet, en coûte-t-il plus encore d'avouer publiquement son ignorance devant ses Élèves, que de la laisser voir à ses lecteurs: d'ailleurs, un Professeur qui se permet d'avancer ses opinions dans une leçon, devant de jeunes gens accoutumés à respecter en lui la supériorité d'un Maître, doit être plus timide lorsqu'il s'agit de consacrer ces mêmes opinions, d'une manière durable, dans des livres qui doivent avoir pour lecteurs ses égaux & ses juges. Ainsi, le goût des hypothèses se contracte dans les Écoles, & il est plus difficile à un Professeur de l'éviter ou de s'en défaire. On a cru même pendant long-temps, que ces hypothèses étoient utiles pour exercer la jeunesse, comme si l'art de faire valoir des chimères, ou d'en imposer aux ignorans, devoit faire partie de l'éducation: il faut convenir cependant, qu'un Médecin qui proscriroit toute explication vague, tout raisonnement fondé sur des hypothèses, étonneroit bien ses malades, & leur paroîtroit bien sec & bien peu consolant.

M. Lieutaud employoit une partie de la préface de son Ouvrage, à prouver qu'un Médecin doit être Anatomiste: il avoit confirmé cette maxime par son exemple, & c'étoit par une étude approfondie de l'Anatomie, qu'il s'étoit préparé à la pratique de la Médecine. L'opinion contraire est pourtant assez répandue, & il est peut-être inutile de la combattre; en effet, elle n'est pas fondée sur des observations particulières aux deux Sciences qu'on voudroit séparer; elle a précisément la même origine que le préjugé qui fait regarder la Chimie théorique comme inutile aux Arts, & les Mathématiques comme superflues dans la Mécanique-pratique, dans la science de la Marine, dans l'art de la Guerre. Ces préjugés sont soutenus avec chaleur par les Praticiens ignorans, parce qu'il en coûte moins pour décrier une science que pour l'approfondir; ils sont utiles aux charlatans, parce qu'il est plus aisé d'en imposer sur son habileté que sur ses connoissances; ils leur servent pour écarter d'eux, comme juges incompétens, les seuls hommes qui pourroient les apprécier & les démasquer.

Hist. 1780.

G

Un intérêt plus caché séduit le Public en faveur de ces mêmes préjugés ; les hommes sont moins blessés d'une supériorité qui se borne à un seul objet, qui n'est dûe qu'à un certain tact naturel, ou à une longue expérience, que de celle qui les forceroit à reconnoître une supériorité réelle d'esprit & de raison. On aime à se consoler de ne pas être Savant, en se persuadant que les Sciences sont inutiles, & on se livre volontiers à l'enthousiasme pour des qualités qu'on peut regarder comme l'ouvrage du hasard, principalement lorsque l'ignorance & la médiocrité de celui qui est l'objet de cet enthousiasme, le replace, sur tout le reste, au niveau ou au-dessous de ses admirateurs.

Il est difficile qu'un Traité complet de quelque Science que ce soit, n'ait pas quelques endroits foibles, parce qu'il est au-dessus des forces d'un homme d'approfondir également toutes les parties, même d'une seule Science. Cette difficulté étoit d'autant plus grande pour M. Lieutaud, qu'il n'aimoit point à se servir des lumières d'autrui, & qu'il ne vouloit parler que de ce qu'il avoit vu ; lui-même avoit senti ce qui pouvoit manquer à son Ouvrage, il le corrigeoit à chaque édition, plus frappé de la crainte de laisser ses lecteurs exposés à partager les erreurs qu'il avoit pu commettre, que de celle de rendre la première édition inutile. Enfin, dans ses dern. ères années, se défiant lui-même de ses forces, il abandonna le soin de son Ouvrage à un de ses amis, son Confrère dans cette Académie ; & c'est non-seulement avec les additions de l'Auteur, mais avec les remarques du savant Éditeur *, qu'il a paru dans la dernière édition. L'Ouvrage de M. Lieutaud a un autre mérite, bien précieux aux yeux des Anatomistes, celui de renfermer des détails sur la manière de disséquer chaque partie : autrement, un livre d'Anatomie dit bien ce que doivent être les objets, mais il n'apprend point à les voir, à juger par ses yeux de l'exactitude des descriptions, à voir mieux que l'Auteur même. Dans toutes les Sciences, la connoissance de la méthode employée à trouver les vérités est pour ainsi dire plus précieuse que celle de ces vérités

* M. Portal.

mêmes, puisqu'elle renferme le germe de celles qui restent à découvrir.

Médecin & Professeur à Aix, M. Lieutaud ne connoissoit que son amphithéâtre & le lit de ses malades, lorsqu'une circonstance singulière vint l'en arracher. Il avoit trouvé quelques erreurs dans l'Ouvrage d'un Médecin qui remplissoit à Versailles la première place : M. Lieutaud crut devoir concilier les égards dûs à son Confrère, avec l'obligation de faire connoître la vérité ; au lieu de relever publiquement les erreurs qu'il avoit observées, il se contenta d'en avertir l'Auteur, qui prit le parti le plus sûr à la fois & le plus noble, celui de profiter de la critique, & de rendre justice au Savant qui l'avoit corrigé. La réponse de M. Sénac aux observations de M. Lieutaud, fut la nouvelle d'une place qu'il lui avoit fait obtenir à Versailles. Ce n'est pas cette seule fois que M. Sénac a traité comme des amis ceux qui lui faisoient apercevoir les fautes qui lui étoient échappées. L'injustice d'un Auteur envers le critique qui lui montre ses erreurs, est si commune, qu'un tel exemple mérite d'être remarqué ; quoique dans cette circonstance, comme dans presque toutes les actions de la vie, il suffise pour être juste de bien entendre ses intérêts.

S'il y a des hommes qui portent dans la retraite les passions inquiètes des Courtisans, il en est d'autres qui gardent à la Cour la simplicité de mœurs d'un Solitaire ; tel fut M. Lieutaud, revenu de la première surprise qu'un changement inattendu lui avoit causée, il aperçut bientôt que la Cour d'un grand Monarque est un des endroits où un homme livré à l'étude, peut vivre le plus isolé & le plus libre : les courtisans ne quitteront point les affaires qui les occupent pour troubler le loisir d'un Physicien. Dans les Gouvernemens absolus, où les mœurs sont féroces, c'est sur-tout sous les yeux du Despote, & autour de son Palais, que s'exerce un pouvoir sans bornes, que rien n'arrête, & auquel rien ne peut soustraire : au contraire, dans les Gouvernemens, où les mœurs

sont douces (si l'on en excepte les sacrifices qu'exigent les passions favorites du Prince), c'est loin de la Cour que le joug s'appesantit, c'est sur le citoyen foible & sans appui, dont l'éloignement ne laisse point entendre les cris ; mais l'homme qui ne veut qu'exister seul & libre, a toujours, lorsqu'il est auprès du Prince, assez de crédit pour se défendre de l'oppression.

M. Lieutaud donnoit à l'étude tout le temps que ses devoirs lui laissoient, il cultiva les Sciences dans son nouveau séjour, comme il les avoit cultivées dans sa patrie ; il demeuroit à Versailles, mais il ne vivoit pas à la Cour.

Pendant son séjour à Aix, M. Lieutaud avoit envoyé à l'Académie plusieurs observations anatomiques, il avoit choisi parmi les faits que les nombreuses dissections lui offroient, ceux dont le résultat pouvoit intéresser les Physiciens & les Philosophes, en même temps que les Médecins. Telle est l'observation d'un corps osseux trouvé dans le cervelet d'un épileptique, celle d'une vésicule du fiel, bouchée par une pierre, & qui s'étoit trouvée vide, tandis que le canal étoit distendu par la bile ; cette observation semble détruire les hypothèses par lesquelles on avoit expliqué jusqu'alors le passage de la bile dans la vésicule, elle semble même pouvoir conduire à en démêler la véritable route. L'Académie crut dès-lors devoir accorder à M. Lieutaud le titre de son Correspondant, & il l'obtint sur le rapport de M. Winslow, qui avoit été critiqué dans le seul Ouvrage que M. Lieutaud eût alors publié. Si cette conduite honore M. Winslow, il est impossible aussi que M. Lieutaud, ayant reçu les mêmes marques de justice & d'attachement de deux hommes dont il avoit combattu les opinions, ne dût pas une partie de cet avantage à son caractère, & à l'idée qu'il avoit inspirée de sa franchise & de son amour pour la vérité : peut-être la justice seroit-elle plus commune en ce genre, si l'on pouvoit toujours supposer que ce sentiment est le seul motif qui ait inspiré les critiques. Ce qui paroît le prouver, c'est que dans les Sciences, où la critique a pour objet des questions

importantes, où l'on discute des vérités réelles, & dont les conséquences influent sur le bonheur des hommes, les Auteurs supportent la censure avec plus de patience, & la pardonnent plus vite que dans la Littérature, où la critique ne s'exerce que sur le talent des Écrivains, à qui dès-lors il semble permis de voir dans leurs Censeurs, des ennemis de leur gloire, plutôt que des amis de la vérité.

Peu d'années après l'arrivée de M. Lieutaud à Versailles, l'Académie confirma sa première adoption, en l'admettant au nombre de ses Membres, en qualité d'Adjoint-anatomiste; elle ne regarda point la place qu'il avoit à la Cour, comme incompatible avec ce titre, qui cependant exige la résidence; & M. Lieutaud montra qu'elle avoit bien jugé, par l'exactitude avec laquelle il remplit le premier devoir d'un Académicien, celui de donner à l'Académie de bons Mémoires.

Un de ces Mémoires sert à confirmer une observation que M. Lieutaud avoit envoyée à l'Académie quinze ans auparavant; il avoit remarqué dès-lors, que le volume de la rate augmente quand celui de l'estomac diminue, & réciproquement; il regardoit cette correspondance entre les deux viscères, correspondance dont il avoit développé en même temps la cause physique, comme un équilibre nécessaire à l'économie animale: c'étoit, selon lui, une des principales utilités de la rate, viscère trop général parmi les quadrupèdes, pour qu'il soit permis de le regarder comme inutile à leur conservation. M. Lieutaud expoisoit dans son Mémoire, qu'il avoit trouvé la rate réduite à un volume excessivement petit, dans un sujet dont l'estomac devenu incapable de contraction, s'étoit distendu d'une manière prodigieuse, observation bien propre à confirmer ses premières idées: & comme, malgré les émétiques les plus puissans, le malade avoit gardé constamment tout ce qu'il avoit pu avaler, M. Lieutaud se servoit de cette même observation, accompagnée de tout ce que l'anatomie des muscles du diaphragme & de l'abdomen pouvoit lui fournir de preuves, pour établir que c'étoit la contraction même de

l'estomac qui devoit être regardée comme la cause du vomissement.

Les autres Mémoires renferment des descriptions anatomiques; un seul a la vessie pour objet, les trois autres traitent du cœur, & du péricarde qui l'enveloppe: on remarque sur-tout, dans ces Mémoires, l'attention singulière qu'il avoit de ne parler que d'après ses observations, un grand éloignement pour toute hypothèse, & une grande circonspection dans les conséquences même les plus naturelles, où ses observations paroissent conduire. M. Lieutaud y a rendu un compte à la fois très-détaillé & très-fidèle des travaux de ceux qui avoient traité les mêmes objets avant lui, cependant on y voit, comme dans les autres Ouvrages, qu'il aimoit mieux étudier la Nature que les Livres; cette manière de travailler, semble avoir un double mérite dans une Science, où pour observer la Nature, on a tant d'obstacles, de dégoûts & de dangers à braver.

Nous ne dissimulerons point qu'on accusoit M. Lieutaud d'exagérer un peu cette méthode si bonne en elle-même; on prétendoit que, voyant sa bibliothèque surchargée de livres d'Anatomie & de Médecine, qu'il avoit achetés par complaisance ou par respect humain, il les avoit échangés contre des livres de Littérature, que vraisemblablement il ne croyoit pas moins inutiles, mais qu'il trouvoit plus amusans. M. Sénac, qui avoit souvent soutenu contre lui la grande utilité de la lecture des Auteurs, ou plutôt la nécessité d'unir la lecture à l'observation, lui donna un jour une preuve singulière & personnelle de la vérité de cette opinion; il lui présenta une description latine du trou ovale, M. Lieutaud la lut, la trouva écrite, à la vérité, dans un latin qui n'étoit pas du bon siècle, mais fut frappé de la méthode, & sur-tout de l'exactitude qui y régnoient, il eut même la bonne foi de préférer cette description à celle que lui-même avoit donnée dans un des Mémoires que nous venons de citer; il apprit alors avec quelque surprise, que cette description latine si exacte étoit de Galien, & il convint que peut-être

il avoit eu tort de trop négliger les recherches d'érudition. En effet, il est impossible que la vie d'un seul homme suffise à l'observation de tous les faits qui forment l'ensemble d'une Science, c'est aux observations successives d'un grand nombre d'hommes, qu'elles devront leur perfection; & les Savans sont forcés de choisir entre l'impossibilité presque absolue d'accélérer les progrès des Sciences, s'ils veulent tout voir par eux-mêmes; & le danger d'adopter des erreurs, s'ils s'en rapportent à ce que d'autres ont vu. Heureusement dans les Sciences, les vérités sont liées entr'elles, il existe des faits fondamentaux, pour ainsi dire, sur lesquels s'appuie tout l'ensemble d'une Théorie; ce sont ces vérités premières, ces faits principaux qu'il est seulement nécessaire de vérifier par ses propres yeux, toutes les fois qu'on veut en étendre les conséquences, ou les faire servir de base à des vérités nouvelles. D'ailleurs, on acquiert par l'habitude une sorte de tact aussi prompt que sûr, avec lequel on distingue au premier coup d'œil, l'écrivain qui a saisi la vérité, de celui qui a pu se tromper; on sait démêler, dans une description, ce qui appartient à la Nature, de ce que les opinions de l'Observateur peuvent y avoir ajouté; enfin la conformité entre des Auteurs qui n'ont pu se concerter, ou qui se sont combattus, devient une sorte de preuve: car telle est la condition humaine, que même dans les Sciences physiques, la plupart des faits que nous croyons, ou sur lesquels nous fondons nos opinions, n'ont pour nous qu'une certitude, ou pour parler plus exactement, qu'une probabilité morale: ainsi la vérité des faits s'y fonde presque toujours sur le même genre de preuves que celle des faits historiques; & il est heureux pour le progrès des Sciences, comme pour notre bonheur, d'oublier dans le travail, comme dans la conduite de la vie, cette incertitude effrayante à laquelle nous sommes condamnés.

En 1759, M. Lieutaud, attaché à Versailles par de nouveaux liens, demanda & obtint le titre d'Associé-vétéran de l'Académie. Il n'avoit pourtant rien perdu de son activité pour le travail: il publia la même année un *Traité de Médecine*.

pratique. M. Lieutaud avertit dans sa Préface, que la Médecine n'a point de remèdes contre l'intempérance, & que la jouissance libre de nos facultés, l'exemption des maladies graves, une longue vie, une vieillesse saine, ne sont point un présent de l'Art, mais le prix de la sobriété & de la sagesse : il fait observer encore, que les remèdes sont nuisibles lorsqu'ils ne guérissent pas, & qu'ils guérissent rarement; que la science de traiter les malades consiste à observer la Nature, à saisir les momens où l'Art peut la seconder, à profiter de ses forces au lieu de les détruire par des secours mal entendus, & que dans l'Art de guérir les hommes, comme dans celui de les gouverner, l'objet le plus important est moins d'agir que de s'abandonner à l'ordre de la Nature, & sur-tout d'empêcher le préjugé, l'habitude, & la déraison de la contrarier.

En 1767, M. Lieutaud fit un Ouvrage latin sur les causes des maladies que l'inspection des cadavres peut faire reconnoître. Il semble, au premier coup-d'œil, que cette inspection doive tout apprendre, mais quelquefois la lésion qui a produit l'impossibilité de vivre, ne se montre qu'à des yeux exercés; plus souvent si la cause immédiate de la mort est connue, elle n'est que l'effet d'une autre lésion, souvent difficile à découvrir; il faut démêler les maux dont il eût été nécessaire d'arrêter les progrès, & les maux plus anciens qui en ont été la première cause, & dont il eût fallu prévenir les effets; il faut saisir les rapports des phénomènes extérieurs que la maladie a présentés, avec les causes de ces phénomènes, que le cadavre indique plutôt qu'il ne les montre.

Une grande partie de cet Ouvrage est dûe aux observations de M. Lieutaud, lui-même, & peu de Médecins-Anatomistes ont été plus infatigables dans ces pénibles recherches: le nombre des corps qu'il avoit disséqués avant l'âge de quarante ans, est même si grand, que dans une critique de son exposition anatomique, on calcula que ce nombre exigeoit à peu-près cent quatre ans de dissections. On ignoroit sans doute que le secret de ne point perdre de temps est plus que le secret de le doubler: cependant, comme
il est

il est impossible qu'un seul Médecin, quelque actif, quelque employé qu'il puisse être, ait eu le malheur d'être témoin de toutes les manières de passer des douleurs à la mort; M. Lieutaud avoit été obligé de rapporter plusieurs faits, d'après des observations étrangères; & dans cette partie de son Ouvrage, il a joint à une critique saine, dans le choix des observations qu'il rapporte, beaucoup de précision & de méthode dans la manière de les exposer.

M. Lieutaud avoit été nommé Médecin des Enfans de France, & ensuite de M. le Dauphin: à l'avènement de ce Prince au Trône; la place de Premier Médecin étoit vacante, & il fut nommé pour remplir auprès du nouveau Monarque, les fonctions qu'il remplissoit déjà auprès de sa personne, sous un autre titre. La faveur n'eut aucune part à ce choix; il paroît singulier d'en faire la remarque, car il sembleroit que s'il est un objet sur lequel les Princes doivent avoir la force de se défendre des pièges de l'intrigue, c'est celui qui intéresse si directement leur personne: cependant, il y a eu des exemples de l'influence de l'intrigue, même sur le choix d'un Médecin. Ces exemples, en attestant avec quelle adresse elle fait préparer & faire agir ses ressorts, prouvent sans doute le malheur de la condition des Rois, mais ils leur servent aussi d'excuse pour les mauvais choix qu'ils peuvent faire en d'autres genres: on ne peut guère en accuser leur indifférence pour le bien de leurs Sujets, s'il est une fois prouvé qu'ils n'ont pas souvent été plus heureux, & qu'ils ont été dupes des mêmes artifices, dans le choix de leurs Médecins. Nous ne nous serions pas permis ces réflexions si la nomination de M. Lieutaud ne s'étoit pas trouvée à l'abri de tout soupçon, & si cette première grâce du nouveau règne n'avoit été un acte de justice & de reconnoissance.

Le premier usage que M. Lieutaud fit de sa place, fut de donner au Roi le conseil de se faire inoculer; conseil bien imposant dans la bouche d'un vieux Médecin, déjà célèbre lorsque l'inoculation a commencé à faire du bruit en France;

on ne pouvoit le soupçonner ni de l'approuver par préjugé, ni de la protéger par vanité. Ce conseil peut même être regardé comme une action de courage dans un homme qui, témoin des progrès de l'inoculation parmi nous, & des obstacles qu'elle a éprouvés, favoit à quel incroyable degré de fureur les Médecins anti-inoculateurs ont porté leur aversion pour cette opération, la seule peut-être des pratiques de Médecine, dont les effets salutaires soient rigoureusement prouvés.

Quelqu'étranger qu'eût toujours été M. Lieutaud à la vie & aux mœurs de la Cour, cependant il avoit bientôt appris à connoître le caractère de ceux qui l'habitent. La connoissance des hommes est moins difficile à acquérir qu'on ne l'imagine, pour ceux à qui ils ne croient pas avoir intérêt de se cacher; & si on parcourt les différentes classes de la société, on trouvera que plus elles sont élevées, plus cette connoissance y devient rare. M. Lieutaud avoit même la malice, bien excusable, de démasquer aux yeux du Prince les finesses qu'il avoit démêlées. Un jour que le feu Roi lui parloit de plusieurs Médecins dont ses Courtisans lui avoient vanté le mérite, & lui demandoit s'ils ne l'avoient point exagéré: « Sire, lui dit-il, ces Médecins ne sont rien de ce qu'on vous a dit, mais c'est souvent avec cette monnoie que les gens de la Cour payent leurs Médecins. »

Le revenu de M. Lieutaud étoit très-considérable, & il eût pu même en être embarrassé, avec la simplicité de mœurs qu'il avoit conservée. On accuse souvent d'avarice des hommes qui ne font point de dépense, uniquement parce qu'ils ont placé leurs plaisirs dans des objets qui coûtent peu, & qu'ils n'ont pas le temps de dépenser en choses indifférentes. La bienfaisance de M. Lieutaud lui a fait éviter ce reproche, une grande partie de son superflu étoit destinée aux pauvres; les Médecins livrés à la pratique, méritent souvent cet éloge peut-être parce qu'ils ne peuvent se distraire de la vue des maux de l'humanité, & qu'ils sont dans l'heureuse impossibilité d'oublier qu'il est des misérables. M. Lieutaud

eût bien voulu consacrer au même usage la dépense de la table, que, selon l'étiquette, un premier Médecin ne peut se dispenser d'avoir; il ne l'osa point, il craignit ou le reproche d'avarice s'il tenoit cette destination secrète, ou celui d'ostentation s'il la publioit; la crainte d'une juste censure empêche bien des fautes, mais celle des jugemens injustes ôte souvent à la vertu une partie de son énergie, car l'effet de l'empire de l'opinion est sur-tout d'affoiblir les vertus comme les vices, & de retenir les hommes dans le bien comme dans le mal, à peu-près au niveau de ceux qui les jugent.

M. Lieutaud mourut le 6 Décembre 1780, d'une fluxion de poitrine, après cinq jours de maladie; son agonie fut courte & paisible: il sentit approcher la mort sans effroi; sa vie, employée à faire du bien, ne lui laissoit ni regrets, ni remords, ni inquiétudes; il avoit conservé toute sa raison: on assure que, fidèle à ses principes de Médecine, comme à son caractère de franchise, lorsqu'il entendit ses confrères assemblés autour de son lit de mort, lui proposer différens remèdes (moins peut-être dans la vue de le guérir que dans celle d'adoucir sa situation par un reste d'espérance), il ne put s'empêcher de leur dire, *je mourrai bien sans tout cela.*

Il ne reste de la nombreuse famille de M. Lieutaud, qu'une sœur, âgée de quatre-vingt-six ans; l'un de ses frères lui a laissé des petits neveux qui ont été ses héritiers; un autre, entré dans l'Ordre des Cordeliers, s'étoit fait connoître dans nos provinces méridionales par son zèle dans les Missions, & en même temps par une bienfaisance active & éclairée, & par une probité sévère, qui lui avoient attiré les bénédictions du pauvre & la confiance des familles distinguées. La mémoire de l'homme obscur, dont il ne reste que le souvenir du bien qu'il a fait, mérite sans doute quelques honneurs, & l'Académie me pardonnera de mêler à l'éloge de M. Lieutaud, cet hommage dicté par la justice & par ma propre reconnoissance.